

resté coûte que coûte, si je ne voulais pas repartir à la Base pour y crever, comme les autres, par le froid et la fatigue. Autrement dit, j'en était réduit à trafiquer mon flegmon, à interdire à ma plaie de se fermer....C'est ce que je fis.

Printemps 1945 - Mars arrive. Les nouvelles percent. Il y a du bon. Mais l'épreuve dépasse les forces humaines. La mortalité est de plus en plus grande. Les copains qui ont passé l'hiver dehors, sont maigres et méconnaissables.

27 Mars - Bombardement. Les torpilles aériennes arrivent à transpercer 5 mètres de béton.

6 Avril - Les Anglais approchent de BREMEN. C'est l'affolement. On évacue en train tous les gens incapables de marcher. Voyage épouvantable qui dure 10 jours. - Ah, ces maudits wagons à bestiaux. Et nous n'avions plus de réserves physiques comme au départ de COMPIEGNE. Huit mois de privations, et quelles privations, avaient passé par là. Nous sommes montés 3.000 dans les wagons, car ils s'en accrochaient en cours de route. Nous sommes redescendus 2.000. A chaque arrêt du convoi, le triste cortège des cadavres, défilait le long du train. On allait les entasser dans un wagon spécial. Et, une certaine après-midi, sur l'ordre du commandant S.S. qui fumait son cigare, on improvisa un immense charnier. Le train avait stoppé pour plusieurs heures à l'orée d'un bois. On réquisitionna de malheureux bagnards pour creuser la fosse. Puis les fossoyeurs accomplirent leur besogne. Ils allèrent au wagon des cadavres et un par un, qui par un bras, qui par une jambe, ils empoignèrent les squelettes. Ils les traînaient du fourgon comme on tire un sac à charbon ; à la descente, le crâne rebondissait à terre. Ils les traînaient péniblement, jusqu'à la fosse, le corps raclant le sol. Plusieurs centaines de cadavres, ainsi souillés, profanés, s'empilèrent dans l'horrible charnier. Vision de cauchemar. Je n'oublierai jamais ce qu'ils ont fait de nos frères captivité. Quinze jours avant la libération, nous débarquons en gare de BREMERVODE. Là, non plus, je ne puis oublier ces cadavres entassés dans les wagonnets. Après ces dix jours enfermés, on dirait qu'un coup de baguette magique est venu mettre un masque de mort sur chacun de nos visages.

Parcours de BREMERVOSE au camp de SANDBOSTEL : 12 kilomètre à faire à pieds. Tout le long de la route, j'en vois s'écrouler d'épuisement, dans le fossé, contre un arbre.

Mais nous arrivons au camp. C'est le stalag X.B. Je reverrai toujours l'indicible émotion des prisonniers français au spectacle de cette armée de fantômes que nous formons. Ils en pleurent. Mais nous, nous pleurons de joie de retrouver ces frères de FRANCE. C'est comme un avant goût de la délivrance. Joie énorme. Indescriptible. En une minute, c'est la communion d'âmes qui se comprennent et qui s'entrevoient dans le malheur. Ils ont réalisé l'effroyable misère qui est la nôtre. Nous sentons toute la compassion qui est la leur. La FRANCE, à cette minute, c'est ces grands frères prisonniers accueillant leurs frères déportés, ces damnés des camps de concentration.

Hélas. Nous ne savions pas; dans le délire d'une pareille entrevue, ce qui nous restait encore à souffrir. Les S.S. étaient

encore là. Ils interdiront la fusion. On nous parqua séparément, à l'écart des prisonniers de guerre. Ce furent les journées les plus atroces de ma vie de déporté. La mort, la faim, l'épuisement, toute l'accumulation des souffrances humaines se disputaient leurs proies parmi nous. Il n'y avait plus rien à manger : 2 pommes de terre et un quart de soupe par jour. Le voyage infernal avait été comme le déclenchement pour tous, d'un effondrement à la verticale.

Le spectacle du camp était effroyable. Les gens tombaient comme des mouches. Dans la puanteur et la saleté des blockhs, des dizaines et des dizaines de corps gisaient étendus par terre : on ne distinguait plus les morts des vivants. En marchant dans les couloirs, on heurtait les cadavres. En sortant, on apercevait des damnés marchant à quatre pattes,, se trainant on ne sait où. La faim créait dans le camp une atmosphère de révolte latente.

De resto, les corvées qui allaient aux cuisines étaient attaquées en route par les Russes. Ils se jetaient sur les couvertures contenant les pommes de terre, ils renversaient les bouteillons et léchaient jusque par terre ce qui s'était répandu.

Chaque jour, les cadavres s'entassaient dans un coin du camp. On venait les débouiller de leurs vêtements. Plusieurs fois même, des Russes défoncèrent les poitrines et mangèrent les coeurs, les foies humains..

Tous, nous étions dévorés par les poux et le typhus commençait ses ravages. Il est impossible de dépeindre tout ce qui s'est passé à SANDOSTREL où s'est produite l'hécatombe la plus importante de notre captivité. Souvenir de mort et de désolation.

Enfin, un certain jour, les prisonniers de guerre arrivent par un tony de force, à prendre contact avec nous. Ils sont notre salut. Sans eux, nous aurions tous péri. Le jour où ils ont pénétré dans notre camp, il y avait eu une évasion collective de kapos et de vorabéiter allemands. Le peu vivres qui restaient avait été pillé. Plus une miette de pain, plus une pomme de terre. Le 29 Avril : Libération du camp par les Américains. Je suis si faible que je n'arrive pas la force de me trainer jusqu'au barbelé pour les voir entrer... Je ne jouis pas de cette heure suprême.

-:-:-:-:-:-:-:-:-

Je me suis jusqu'ici borné à rapporter des faits. J'ai dit ce que j'ai vu, vécu. Par eux-mêmes ces faits sont éloquents. Mais je ne crois pas qu'il soit inutile d'insister : nous avons la mémoire courte.

Au début de cette causerie, j'ai parlé d'un témoignage : le message de mes frères morts là-bas.

Quel est-il ? Le voici inscrit dans tout ce qu'ils ont souffert. Mais encore faut-il s'arrêter et réfléchir.

On peut décrire des faits, rapporter des choses vues, relater des atrocités, il est impossible de dépeindre l'atmosphère profonde, l'état d'âme la misère intérieure de ces camps. C'est un abîme

Pourquoi suis-je venu ce soir, vous parler des camps de concentration ? Pour vous apporter quelques révélations sensationnelles ? Je crois que tout a été dit à ce sujet, qui date pourtant d'hier, et je ne saurais prétendre ajouter rien de nouveau. Ceux qui ont voulu savoir, connaissent toutes les atrocités infligées à leurs frères déportés.

Suis-je venu vous faire part de mes réactions personnelles à l'occasion des faits que je pourrai vous citer ? En ce cas, ma causerie de ce soir n'offrirait guère plus d'intérêt que celle d'une autobiographie restreinte : le récit d'une année de captivité.

Non. Je me considère ce soir, devant vous, comme le rescapé d'une terrible aventure, et, par là-même, comme le porte-parole, l'écho d'une multitude de voix qui se sont éteintes : ces camarades innombrables qui sont morts là-bas, comme des chiens, dans le dénuement le plus total, et dont il ne reste rien ni leur corps, ni une tombe.

Si je parle de moi, ce n'est que pour mieux faire comprendre ce qu'ils ont souffert. Si j'essaye d'apporter ma petite expérience dans l'ordre humain et chrétien, c'est pour s'acquitter comme d'une sorte de mission. Il serait vain de bavarder comme je le fais, si ce n'était que pour s'attarder à un passé mort, que pour faire naître en nous la haine de ceux que nous avons combattus et vaincus. Je ne crois pas du tout que le message de mes frères morts en Allemagne soit un message de haine. Ceux qui ont le plus souffert, dit-on, sont les plus doux et les plus enclins au pardon. J'imagine que ceux qui ont offert leur vie, goutte après goutte, minute par minute, sont seulement capables de nous prêcher l'amour. Et s'ils réclament quelque chose de nous, c'est assurément que nous allions hardiment de l'avant, riches de leurs propres expériences. J'ai dit : une expérience. C'est pourquoi il ne faut pas l'oublier. C'est pourquoi il ne faut pas fermer les yeux. Sinon, nous serions coupables de ces omissions qui ont tant perdu notre siècle. De tels événements, des atrocités uniques dans l'histoire du monde, ne peuvent tout de même pas se perpétrer sans faire que se pose pour nous un problème, sans que nous changions quelque chose à notre petite vie bourgeoise et tranquille. Songrons ensemble à ces pauvres cadavres dont vous avez tous vu des photographies, à ces squelettes décharnés dont le seul spectacle fait trembler d'horreur.. L'humanité n'a pu consentir à un tel sacrifice pour que désormais, nous demeurions ignorants et impuissants en face d'une situation à la fois sociale, politique, morale et religieuse, qui a permis un tel cataclysme et de telles aberrations.